

SAMUEL BECKETT

COMPAGNIE



LES ÉDITIONS DE MINUIT

SAMUEL BECKETT

COMPAGNIE



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 1980 by Les Éditions de Minuit 7, rue Bernard-Palissy – 75006 Paris
Tous droits réservés pour tous pays
ISBN 2-7073-0296-1

Une voix parvient à quelqu'un dans le noir. Imaginer.

Une voix parvient à quelqu'un sur le dos dans le noir. Le dos pour ne nommer que lui le lui dit et la façon dont change le noir quand il rouvre les yeux et encore quand il les referme. Seule peut se vérifier une infime partie de ce qui se dit. Comme par exemple lorsqu'il entend, Tu es sur le dos dans le noir. Là il ne peut qu'admettre ce qui se dit. Mais de loin la majeure partie de ce qui se dit ne peut se vérifier. Comme par exemple lorsqu'il entend, Tu vis le jour tel et tel jour. Il arrive que les deux se combinent comme par exemple, Tu vis le jour tel et tel jour et maintenant tu es sur le dos dans le noir. Stratagème peut-être visant à faire rejaillir sur l'un l'irréfutabilité de l'autre. Voilà donc la proposition. À quelqu'un sur le dos dans le noir une voix égrène un passé. Question aussi par moments d'un présent et plus rarement d'un avenir. Comme par exemple, Tu finiras tel que tu es. Et dans un autre noir ou dans le même un autre. Imaginant le tout pour se tenir compagnie. Vite motus.

L'emploi de la deuxième personne est le fait de la voix. Celui de la troisième celui de l'autre. Si lui pouvait parler à qui et de qui parle la voix il y aurait une troisième. Mais il ne le peut pas. Il ne le fera pas. Tu ne le peux pas. Tu ne le feras pas.

À part la voix et le faible bruit de son souffle nul bruit. Du moins qu'il puisse entendre. Le faible bruit de son souffle le lui dit.

Quoique maintenant moins que jamais porté sur les questions il ne peut parfois que se poser celle de savoir si c'est bien à lui et de lui que parle la voix. Ne surprendrait-il pas une communication destinée à un autre ? S'il est seul sur le dos dans le noir pourquoi la voix ne le dit-elle pas ? Pourquoi ne dit-elle jamais par exemple, Tu vis le jour tel et tel jour et maintenant tu es seul sur le dos dans le noir ? Pourquoi ? Peut-être à seule fin de faire naître dans son esprit ce vague sentiment d'incertitude et de gêne.

Ton esprit de tout temps peu actif l'est maintenant moins que jamais. C'est là le genre d'assertion qu'il admet volontiers. Tu es né tel et tel jour et ton esprit de tout temps peu actif l'est maintenant moins que jamais. Il faut cependant comme contribution à la compagnie une certaine activité d'esprit si faible soit-elle. C'est pourquoi la voix ne dit pas, Tu es sur le dos dans le noir et ton esprit n'a aucune activité d'aucune sorte. La voix à elle seule tient compagnie mais insuffisamment. Son effet sur l'entendeur est un complément nécessaire. Ne serait-ce que sous la forme du vague sentiment d'incertitude et de gêne susmentionné. Mais même mise à part la question de compagnie il est évident qu'un tel effet s'impose. Car s'il devait seulement entendre la voix et qu'elle n'ait pas plus d'effet sur lui qu'une parole en bantou ou en erse ne ferait-elle pas aussi bien de se taire ? À moins qu'elle ne vise en tant que bruit à l'état pur à mettre au supplice un affamé de silence. Ou évidemment comme précédemment conjecturé qu'elle ne soit destinée à un autre.

Petit garçon tu sors de la boucherie-charcuterie Connolly en tenant la main de ta mère. Vous prenez à droite et avancez en silence sur la grand-route vers le sud. Au bout d'une centaine de pas vous virez vers l'intérieur et entamez la longue montée menant à la maison. Vous progressez en silence dans l'air tiède et calme de l'été. Il est tard dans l'après-midi et au bout d'une centaine de pas le soleil apparaît au-dessus de la crête. Levant les yeux au ciel d'azur et ensuite au visage de ta mère tu romps le silence en lui demandant s'il n'est pas en réalité beaucoup plus éloigné qu'il n'en a l'air. Le ciel s'entend. Le ciel d'azur. Ne recevant pas de réponse tu reformules mentalement ta question et une centaine de pas plus loin lèves à nouveau les yeux à son visage et lui demande s'il n'a pas l'air beaucoup moins éloigné qu'il

ne l'est en réalité. Pour une raison que tu n'as jamais pu t'expliquer cette question dut l'exaspérer. Car elle envoya valser ta petite main et te fit une réponse blessante inoubliable.

Si ce n'est pas à lui que parle la voix c'est forcément à un autre. Ainsi avec ce qu'il lui reste de raison il raisonne. À un autre de cet autre. Ou de lui. Ou d'un autre encore. À un autre de cet autre ou de lui ou d'un autre encore. À quelqu'un sur le dos dans le noir en tout cas. De quelqu'un sur le dos dans le noir que ce soit le même ou un autre. Ainsi avec ce qu'il lui reste de raison il raisonne et raisonne faux. Car si ce n'est pas à lui que parle la voix mais à un autre c'est forcément de cet autre qu'elle parle et non point de lui ni d'un autre encore. Puisqu'elle parle à la deuxième personne. Si ce n'est pas de celui à qui elle parle qu'elle parle elle ne parlerait pas à la deuxième personne mais à la troisième. Par exemple, Il vit le jour tel et tel jour et maintenant il est sur le dos dans le noir. Il est donc évident que si ce n'est pas à lui que parle la voix mais à un autre ce n'est pas de lui non plus mais de cet autre et de nul autre. Ainsi avec ce qu'il lui reste de raison il raisonne faux. Pour tenir compagnie il doit faire preuve d'une certaine activité mentale. Mais il n'a pas besoin de briller. On pourrait même avancer que moins il brille mieux ça vaut. Jusqu'à un certain point. Moins il brille mieux il tient compagnie. Jusqu'à un certain point.

Tu vis le jour dans la chambre où vraisemblablement tu fus conçu. Le grand bow-window donnait sur l'ouest et la montagne. Principalement sur l'ouest. Car étant bow il donnait aussi quelque peu sur le nord et sur le sud. Nécessairement. Quelque peu sur le sud avec de la montagne encore et quelque peu sur le nord où elle s'affaissait vers la plaine. L'accoucheur n'était autre que le généraliste Haddon ou Hadden. Moustache grise filandreuse et l'air aux abois. Comme c'était jour férié sitôt avalé son petit déjeuner ton père quitta la maison muni d'un quart de scotch et d'un paquet de ses sandwiches préférés au jaune d'œuf pour une randonnée dans la montagne. Il n'y avait à cela rien d'inhabituel. Mais n'était pas l'unique moteur ce matin-là son amour de la marche à pied et de la nature sauvage. Car il s'y ajoutait l'aversion que lui inspiraient les douleurs et autres aspects peu ragoûtants du travail avec

mise au monde. D'où les sandwiches qu'ayant atteint vers midi le premier sommet il savoura à l'ombre d'un mégalithe face à la mer. Tu peux t'imaginer ses pensées avant et après pendant qu'il fendait bruyères et genêts. Retour à la maison à la tombée de la nuit et préférant y pénétrer par la porte de service il apprit à sa consternation par la bouche de la bonne que le travail battait toujours son plein. Le même qui allait déjà bon train bien avant son départ une dizaine d'heures plus tôt. Sans faire ni une ni deux il courut à la remise au fond du jardin où il garait sa De Dion Bouton. Il referma la porte derrière lui et grimpa sur le siège du conducteur. Tu peux t'imaginer ses pensées pendant qu'il attendait là au volant dans le noir ne sachant que penser. Malgré sa fatigue et ses pieds endoloris il était sur le point de repartir à travers champs sous la jeune lune lorsque la bonne vint en courant lui annoncer que tout était terminé enfin. Terminé !

Vieillard tu avances à petits pas pesants sur un étroit chemin de campagne. Tu es sorti à l'aube et maintenant c'est le soir. Seul bruit dans le silence celui de tes pas. Tu écoutes chacun et mentalement l'ajoutes à la somme toujours croissante des précédents. Tu t'arrêtes tête baissée au bord du fossé et convertis en mètres. À raison à présent de deux pas par mètre. Tant depuis l'aube à ajouter à ceux de la journée d'avant. De l'année d'avant. Des années d'avant. Temps si différents du présent et si pareils. L'énorme total en kilomètres. En lieues. Combien de fois le tour de la terre déjà ? Immobile elle aussi à tes côtés pendant ces calculs l'ombre de ton père. Dans ses vieilles frusques de chemineau. Enfin en avant côte à côte de zéro à nouveau.

La voix lui parvient tantôt d'un côté tantôt d'un autre. Tantôt amortie par l'éloignement tantôt chuchotée à l'oreille. Au cours d'une seule et même phrase elle peut changer de place et de volume. Ainsi par exemple avec netteté d'au-dessus du visage renversé, Tu vis le jour un jour de Pâques et maintenant. Puis chuchotée à l'oreille, Tu es sur le dos dans le noir. Ou évidemment inversement. Autre trait ses longs silences où il ose presque espérer qu'elle a dit son dernier mot. Ainsi même exemple avec netteté d'au-dessus du visage renversé, Tu vis le jour le jour où le Sauveur mourut et maintenant. Puis longtemps après sur son espoir naissant le murmure, Tu es

sur le dos dans le noir. Ou évidemment inversement. Autre trait le rabâchage. Éternellement à peine varié le même jadis. Comme pour l'amener à toute force à le faire sien. À avouer, Oui je me rappelle. Voire peut-être à avoir une voix. À murmurer, Oui je me rappelle. Quelle contribution à la compagnie ce serait. Une voix à la première personne du singulier murmurant de loin en loin, Oui je me rappelle. Une vieille mendicante à moitié aveugle s'acharne contre un portail de jardin. Tu connais bien l'endroit. Sourde comme un pot et n'ayant pas toute sa tête la maîtresse de maison est au mieux avec ta mère. Elle était sûre de pouvoir voler une fois dans les airs. Si bien qu'un jour elle s'élança par une fenêtre du premier étage. C'est en rentrant du jardin d'enfants sur ta mini-bicyclette que tu vois la pauvre vieille aux prises avec le portail. Tu descends et le lui ouvres. Elle te bénit. Quelles étaient ses paroles ? Que Dieu te le rende p'tit M'sieu. Dans ce goût-là. Que Dieu te préserve p'tit M'sieu.

Voix faible même au maximum de sa force. Elle reflue lentement jusqu'aux limites de l'audible. Puis lentement revient à son faible maximum. À chaque lent reflux naît lentement l'espoir qu'elle meurt. Il doit savoir qu'elle reviendra. N'empêche qu'à chaque lent reflux naît lentement l'espoir qu'elle meurt.

Il gagna peu à peu le noir et le silence et s'y étendit. Au bout d'un temps très long ainsi avec ce qu'il lui restait de jugement il les jugea sans retour. Et puis un jour la voix. Un jour ! Enfin. Et puis enfin la voix disant, Tu es sur le dos dans le noir. Tels ses premiers mots. Longue pause pour qu'il puisse en croire ses oreilles et derechef les mêmes. Ensuite le serment de ne plus cesser qu'avec l'ouïe. Tu es sur le dos dans le noir et cette voix ne cessera que lorsque cessera l'ouïe. Ou peut-être mieux alors qu'il gisait dans la pénombre et que les bruits se faisaient rares ce fut peu à peu le silence et le noir. La compagnie y gagnerait peut-être. Car quels bruits de loin en loin ? D'où le demi-jour ?

Tu es debout au bout d'un haut tremplin. Haut au-dessus de la mer. Dans celle-ci le visage renversé de ton père. Renversé vers toi. Tu regardes en bas le

cher visage ami. Il te crie de sauter. Il crie, Courage ! Le visage rond et rouge. L'épaisse moustache. Les cheveux grisonnants. La houle le submerge et le ramène à flot. Encore le lointain appel, Courage ! Le monde te regarde. Depuis l'eau lointaine. Depuis la terre ferme. Un bruit de loin en loin. Quelle bénédiction un tel recours. Dans le silence et le noir fermer les yeux et entendre un bruit. Un objet quelconque qui quitte sa place pour sa place dernière. Une chose molle qui mollement bouge pour n'avoir plus à bouger. Au noir visible fermer les yeux et entendre ne fût-ce que cela. Une chose molle qui mollement bouge pour n'avoir plus à bouger.

La voix émet une lueur. Le noir s'éclaircit le temps qu'elle parle. S'épaissit quand elle reflue. S'éclaircit quand elle revient à son faible maximum. Se rétablit quand elle se tait. Tu es sur le dos dans le noir. Là s'ils avaient été ouverts tes yeux auraient vu un changement.

D'où le demi-jour ? Quelle compagnie dans le noir. Fermer les yeux et essayer de l'imaginer. D'où jadis le demi-jour ? Aucune source apparente. Comme si luminescent à peine tout son petit vide. Que pouvait-il bien voir alors au-dessus de son visage renversé ? Fermer les yeux dans le noir et essayer de l'imaginer.

Autre trait le ton terne. Sans vie. Même ton terne toujours. Pour ses affirmations. Pour ses négations. Pour ses interrogations. Pour ses exclamations. Pour ses exhortations. Tu fus jadis. Tu ne fus jamais. Fus-tu jamais ? Oh n'avoir jamais été ! Sois à nouveau. Même ton terne.

Peut-il bouger ? Bouge-t-il ? Doit-il bouger ? Comme ça aiderait. Quand la voix défaille. Un mouvement quelconque si petit soit-il. Ne serait-ce qu'une main qui se ferme. Ou qui s'ouvre si fermée au départ. Comme ça aiderait dans le noir. Fermer les yeux et voir cette main. Creux offert remplissant tout le champ. Les lignes. Les doigts qui lentement se replient. Ou se redressent si repliés au départ. Les lignes de ce vieux creux.

Il y a bien sûr l'œil. Remplissant tout le champ. Le voile qui lentement se

baisse. Ou se relève si baissé au départ. Le globe. Rien que prunelle. Écarquillée à la verticale. Voilée. Dénudée. Voilée à nouveau. Dénudée à nouveau.

Et s'il parlait après tout. Si faiblement que ce soit. Quelle contribution à la compagnie ce serait. Tu es sur le dos dans le noir et un jour tu parleras à nouveau. Un jour ! Enfin. Enfin tu parleras à nouveau. Oui je me rappelle. Ce fut moi. Ce fut moi alors.

Tu es seul dans le jardin. Ta mère est dans la cuisine se préparant au goûter avec Madame Coote. Confectionnant les tartines beurrées d'une minceur de lamelle. De derrière un buisson tu observes Madame Coote qui arrive. Petite femme maigre et aigre. Ta mère lui répond en disant, Il joue dans le jardin. Tu grimpes jusqu'au sommet d'un grand sapin. Tu restes là-haut à l'écoute de tous les bruits. Puis te jettes en bas. Les grandes branches brisent ta chute. Les aiguilles. Tu restes un moment face contre terre. Puis regrimpes sur l'arbre. Ta mère répond à Madame Coote en disant, Il a été odieux.

Que ressent-il avec ce qu'il lui reste de sentiment à propos de maintenant par rapport à avant ? Lorsque avec ce qu'il lui restait de jugement il jugea son état sans retour. Autant demander ce qu'alors par rapport à avant il ressentait à propos d'alors. Comme alors il n'y avait pas d'avant de même il n'y en a pas maintenant.

Dans le même noir ou dans un autre un autre imaginant le tout pour se tenir compagnie. Parole apparemment claire à première vue. Mais sous l'œil qui s'y attarde elle se trouble. Même plus l'œil s'y attarde plus elle se trouble. Jusqu'à ce que l'œil se ferme et dégagee d'autant la tête peut s'enquérir, Que cela veut-il dire ? Que cela veut-il dire qui à première vue paraissait clair ? Jusqu'à ce qu'elle aussi se ferme pour ainsi dire. Comme se fermerait la fenêtre d'une pièce sombre et vide. L'unique fenêtre donnant sur le sombre dehors. Puis plus rien. Non. Malheureusement non. Lueurs d'agonisant encore et tressaillements. Informulables soubresauts de l'esprit. Inapaisables.

Nulle part en particulier sur le chemin de A à Z. Ou pour plus de vraisemblance le chemin de Ballyogan. Ce cher vieux vicinal. Quelque part sur le chemin de Ballyogan au lieu de nulle part en particulier. Quelque part entre A et Z sur le chemin de Ballyogan. Tête baissée dans tes additions au bord du fossé. À gauche les premières pentes. Devant les pâturages. À droite et un peu en retrait l'ombre de ton père. Tant de fois déjà le tour de la terre. Manteau jadis vert raide de pied en cap de vieillesse et de crasse. Melon cabossé jaune jadis et brodequins encore assortis. En chemin depuis l'aube et déjà le soir. Fini le calcul en avant tous deux de zéro à nouveau. Tout droit sur Stepside. Mais brusquement vous coupez à travers la haie et disparaissiez clopin-clopant vers l'est à travers champs.

Car pourquoi ou ? Pourquoi dans un autre noir ou dans le même ? Et qui le demande ? Et qui demande, Qui le demande ? Et répond, Celui qui qu'il soit qui imagine le tout. Dans le même noir que sa créature ou dans un autre. Pour se tenir compagnie. Qui demande en fin de compte, Qui demande ? Et en fin de compte répond comme ci-dessus. En ajoutant tout bas longtemps après, À moins que ce ne soit un autre encore. Nulle part à trouver. Nulle part à chercher. L'impensable ultime. Innommable. Toute dernière personne. Je. Vite motus.

La lumière qu'il y avait alors. Sur ton dos dans le noir la lumière qu'il y avait alors. Clarté sans nuage ni soleil. Tu t'éclipses au lever du jour et grimpes à ta cachette au flanc du coteau. Un nid dans le genêt. À l'est au-delà de la mer le contour à peine de hautes montagnes. Une distance de soixante-dix milles à en croire ton manuel de géographie. Pour la troisième ou quatrième fois de ta vie. La première fois tu leur en fis part et fus déridé. Tu n'aurais vu que nuages. Si bien que depuis tu le cueilles dans ton cœur avec le reste. Retour à la tombée de la nuit et au lit sans souper. Tu gis dans le noir dans cette lumière à nouveau. Depuis ton nid dans le genêt tu braques les yeux par-delà la mer à en avoir mal. Tu les fermes le temps de compter jusqu'à cent puis les rouvres et braques à nouveau. Jusqu'à ce qu'à la fin elles soient là. Bleu pâle infiniment contre le ciel pâle. Tu gis dans le noir dans cette lumière à nouveau. T'endors dans cette lumière sans nuage ni soleil.

Dors jusqu'à la lumière du jour.

Inventeur de la voix et de l'entendeur et de soi-même. Inventeur de soi-même pour se tenir compagnie. En rester là. Il parle de soi comme d'un autre. Il dit en parlant de soi, Il parle de soi comme d'un autre. Il s' imagine soi-même aussi pour se tenir compagnie. En rester là. La confusion elle aussi tient compagnie. Jusqu'à un certain point. Mieux vaut l'espoir charlatan qu'aucun. Jusqu'à un certain point. Jusqu'à ce que le cœur se prenne à languir. De la compagnie aussi jusqu'à un certain point. Mieux vaut un cœur languissant qu'aucun. Jusqu'à ce qu'il se prenne à crever. Ainsi en parlant de soi il conclut pour le moment, Pour le moment en rester là.

Dans le même noir que sa créature ou dans un autre. Encore à imaginer. Ainsi que sa posture. Debout ou assis ou couché ou dans une autre posture quelconque dans le noir. Réponses parmi d'autres encore à imaginer. Parmi d'autres à d'autres questions itou. En tenant compte de la teneur en compagnie. Lequel des deux noirs est le plus apte à tenir compagnie ? Laquelle de toutes les postures imaginables a le plus à offrir en matière de compagnie ? Et de même pour les autres questions encore à imaginer. Telle celle de savoir si de telles décisions sont sans appel. Qu'il soit décidé par exemple après mûre imagination en faveur de l'allongement soit sur le dos soit sur le ventre et qu'à la longue cette posture déçoive en tant que compagnie. Est-il possible en ce cas oui ou non d'y substituer une autre. Tel l'accroupissement par exemple les jambes repliées dans le demi-cercle des bras et la tête sur les genoux. Voire du mouvement. Ne serait-ce qu'à quatre pattes. Un autre dans le même noir ou dans un autre lancé à quatre pattes en train d'imaginer le tout pour se tenir compagnie. Ou quelque autre mode de locomotion. Les possibilités de rencontre. Un rat mort. Quelle contribution à la compagnie ce serait. Un rat depuis longtemps mort.

N'y aurait-il pas moyen de bonifier l'entendeur ? De le rendre d'un commerce plus agréable sinon franchement humain. Côté mental peut-être place pour un peu plus d'animation. Un effort de réflexion tout au moins. De remémoration. Voire d'articulation. Des traces d'émotion. Quelques signes de

détresse. Un sentiment de faillite. Sans sortir du personnage. Entreprise épineuse. Mais côté physique. Lui faut-il gésir inerte jusqu'au bout ? Seules les paupières qui se remuent de temps en temps puisque techniquement il le faut. Afin d'admettre ou d'exclure le noir. Ne pourrait-il pas croiser les pieds ? De loin en loin. Tantôt le gauche sur le droit et tantôt en temps voulu le contraire. Non. Incompatible tout à fait. Lui gésir les pieds croisés ? Balayé au premier coup d'œil. Un mouvement quelconque d'une main ? Une crispation. Une décrispation. Difficilement défendable. Ou levée pour chasser une mouche. Mais il n'y a pas de mouches. Alors qu'il y en ait. Pourquoi pas ? La tentation est forte. Qu'il y ait une mouche. Une mouche vivante le tenant à tort pour mort. Instruite de son erreur et la renouvelant aussitôt. Quelle contribution à la compagnie ce serait. Une mouche vivante le tenant à tort pour mort. Mais non. Il ne chasserait pas une mouche.

Tu as pitié d'un hérisson dehors dans le froid et le mets dans un vieux carton à chapeaux avec une provision de vers. Tu places ensuite le carton avec le vermivore dedans dans une cage à lapins désaffectée dont tu cales la porte ouverte afin que la pauvre bête puisse aller et venir à son gré. Aller en quête de sa pâture et ayant mangé regagner la chaleur et la sécurité de son carton dans la cage. Voilà donc le hérisson dans le carton avec suffisamment de vers pour pouvoir voir venir. Un dernier coup d'œil pour t'assurer que tout est comme il faut avant de t'en aller chercher autre chose pour tuer le temps d'une lenteur mortelle déjà à cet âge tendre. La petite flamme allumée par cette bonne action est plus longue que d'habitude à faiblir et à pâlir. Tu t'enflammais volontiers à cette époque mais jamais longtemps. À peine la flamme allumée par quelque bonne action de ta part ou par quelque petit triomphe sur tes rivaux ou par un mot d'éloge de la bouche de tes parents ou de tes maîtres qu'elle se mettait à faiblir et à pâlir en te laissant en très peu de temps aussi frileux et sombre que devant. Même à cette époque. Mais pas ce jour-là. Ce fut pour conclure au passé par un après-midi d'automne que tu rencontras le hérisson et eus pitié de lui de la sorte et tu en ressentais encore les bienfaits venue l'heure de te coucher. Et à genoux sur la descente de lit tu ajoutas le hérisson à la liste des êtres chers que tous les soirs il fallait recommander à Dieu. Et te tournant et te retournant dans la chaleur des

draps en attendant le sommeil tu éprouvais encore un petit chaud au cœur en pensant à la chance qu'avait eue ce hérisson-là de croiser ton chemin comme il l'avait fait. En l'occurrence un sentier de terre bordé de buis flétri. Comme tu te tenais là en t'interrogeant sur la meilleure façon de tuer le temps jusqu'à l'heure du coucher il fendit l'une des bordures et filait tout droit vers l'autre lorsque tu entras dans sa vie. Or le lendemain matin non seulement la petite flamme s'était éteinte mais un grand malaise avait pris sa place. L'obscur sentiment que tout n'était peut-être pas comme il fallait. Et que plutôt que d'avoir fait ce que tu avais fait tu aurais peut-être mieux fait de laisser faire la nature et le hérisson aller son chemin. Il s'écoula des journées entières sinon des semaines avant que tu eusses le courage de retourner à la cage. Tu n'as jamais oublié ce que tu trouvas alors. Tu es sur le dos dans le noir et n'as jamais oublié ce que tu trouvas alors. Cette bouillie. Cette infection.

Menace depuis un moment ce qui suit. Le besoin de compagnie discontinu. Des moments où la sienne sans mélange un soulagement. Alors la voix une intruse. De même que l'image de l'entendeur. De même que la sienne. Regret du même coup de les avoir suscitées et problème comment en finir. Enfin que signifie la sienne sans mélange ? Quel possible soulagement ? En rester là pour le moment.

Que l'entendeur s'appelle H. Aspiré. Hache. Toi Hache tu es sur le dos dans le noir. Et qu'il sache son nom. Plus question de surprendre des choses pas pour lui. De ne pas être visé. Quoique de toute évidence logiquement aucune. D'un chuchotement dans le pavillon de l'oreille se demander s'il lui est destiné ! Ainsi est-il. Perte donc de cette vague incertitude. Ce faible espoir. Pour lui si privé d'occasions de sentir. Si peu apte à sentir. N'aspirant dans la mesure où il peut aspirer qu'à ne rien sentir. Est-ce souhaitable ? Non. Y gagnerait-il en tant que compagnie ? Non. Alors qu'il ne s'appelle plus H. Qu'il soit à nouveau tel que toujours. Sans nom. Tu.

Imaginer de plus près l'endroit où il gît. Sans rien exagérer. Un indice quant à sa forme et son étendue est fourni par la voix au loin. Lui parvenant de loin au terme d'un lent reflux ou décrochée d'un seul coup ou reprise au

loin après un long silence. Et cela aussi bien d'en haut que de toutes parts et à tous les niveaux au même degré d'affaiblissement maximum dû au maximum d'éloignement. Jamais d'en bas. Jusqu'à présent. D'où logiquement le sujet sur le dos dans une rotonde de large diamètre de telle sorte que sa tête en occupe le centre. Large de combien ? Vu la faiblesse de la voix à son faible maximum une vingtaine de mètres doit suffire soit une dizaine depuis l'oreille jusqu'à n'importe quel point de la surface enveloppante. Voilà pour la forme et l'étendue. Et la matière ? Quel indice si tant est que tel existe quant à elle et d'où ? Ne rien décider pour le moment. Le basalte appelle. Du basalte noir. Mais ne rien décider pour le moment. Ainsi las de la voix et de son entendeur à part soi il imagine. Mais avec un peu plus d'imagination il se voit avoir imaginé faux. Car de quel droit affirmer d'un faible son qu'il s'agit d'un moins faible rendu plus faible par l'éloignement et non pas d'un plus faible tout court émis à bout portant ? Ou d'un faible se faisant plus faible qu'il s'éloigne plutôt qu'il ne décroît sur place ? Sans doute d'aucun. De la voix donc nulle lumière à attendre sur la nature de l'endroit où gît notre vieil entendeur. Dans le noir immensurable. Sans bornes. En rester là pour le moment. En ajoutant seulement, Quelle est cette espèce d'imagination si entachée de raison ? Une espèce à part.

Un autre imaginant le tout pour se tenir compagnie. Dans le même noir que sa créature ou dans un autre. Vite imaginer. Dans le même.

N'y aurait-il pas moyen de bonifier la voix ? De la rendre d'un commerce plus agréable. Supposition que depuis quelque temps elle aille se modifiant. Quoique nul temps de nul verbe dans cette conscience ténébreuse. Tout à tout instant fini et en cours et sans fin. Mais supposition que pour l'autre depuis quelque temps elle aille s'améliorant. Même ton terne toujours tel qu'imaginé au départ et même rabâchage. Là rien à redire. Mais moins de mobilité. Moins de variété dans la faiblesse. Comme à la recherche de l'emplacement optimum. D'où décharger avec le maximum d'effet. L'amplitude idéale pour une audition commode. Avec le souci ni d'offenser l'oreille par trop de volume ni par l'excès contraire de l'obliger à se tendre. Combien plus apte à tenir compagnie serait un tel organe que celui au départ

hâtivement imaginé. Combien mieux en mesure d'atteindre son but. Celui de faire avoir un passé à l'entendeur et qu'il en convienne. Tu naquis un vendredi saint au terme d'un long travail. Oui je me rappelle. Le soleil venait de se coucher derrière les mélèzes. Oui je me rappelle. Tout comme la goutte pour mieux éroder doit tomber sans dévier sur le sous-jacent.

Lors de ta dernière sortie la terre était sous la neige. Maintenant sur le dos dans le noir tu te tiens ce matin-là sur le seuil de la porte refermée doucement derrière toi. Adossé à la porte tête baissée tu t'apprêtes à partir. Quand tu rouvres les yeux tes pieds ont disparu et les pans de ton manteau reposent sur la neige. La sombre scène semble éclairée d'en dessous. Tu te vois à l'instant de cette dernière sortie adossé à la porte les yeux fermés en attendant de te donner le départ. Hors de là. Ensuite la scène à la lumière de la neige. Tu gis dans le noir les yeux fermés et te vois alors comme tu viens d'être décrit t'apprêtant à te lancer à travers cette nappe de lumière. Tu entends de nouveau le déclic de la porte doucement refermée et le silence avant que puisse se faire le premier pas. Enfin te voilà parti par les blancs pâturages égayés d'agneaux au printemps et jonchés de rouges délivres. Tu mets le cap comme toujours tout droit sur la brèche dans la haie d'épines qui en marque la limite à l'ouest. Jusque-là depuis l'abord des pâturages il te faut normalement de dix-huit cents à deux mille pas selon ton humeur et l'état du terrain. Mais ce dernier matin-là il t'en faudra beaucoup plus. Beaucoup beaucoup plus. La ligne droite est si familière à tes pieds qu'ils pourraient au besoin s'y tenir tes yeux fermés sans erreur à l'arrivée de plus de quelques pas côté nord ou sud. C'est d'ailleurs sans nul besoin sinon intérieur ce que normalement ils font et non seulement ici. Car tu chemines sinon les yeux fermés quoique cela aussi la moitié du temps du moins en les gardant fixés sur le sol momentané devant tes pieds. Voilà de la nature tout ce que tu auras vu. Depuis le jour où tu baissas la tête pour de bon. Le sol fugitif devant tes pieds. Tu ne comptes plus tes pas. Pour la simple raison que c'est tous les jours le même chiffre. En moyenne d'un jour à l'autre le même. Puisque le chemin est toujours le même. Tu tiens compte des jours et tous les dix jours multiplies. Et additionnes. L'ombre de ton père n'est plus avec toi. Elle lâcha il y a longtemps. Tu n'entends plus tes pas. Sans entendre ni voir tu vas ton

chemin. Jour après jour. Le même chemin. Comme s'il n'y en avait plus d'autre. Pour toi il n'y en a plus d'autre. Autrefois tu ne t'arrêtais que pour mener à bien ton calcul. Afin de pouvoir repartir de zéro à nouveau. Ce besoin supprimé comme nous l'avons vu celui de t'arrêter l'est en théorie aussi. Sauf peut-être au bout de l'aller pour t'apprêter au retour. Cependant tu le fais. Comme jamais avant. Non pas pour cause de fatigue. Tu n'es pas plus fatigué à présent que de tout temps. Non pas pour cause de vieillesse. Tu n'es pas plus vieux à présent que de tout temps. Et cependant tu t'arrêtes comme jamais avant. Si bien que pour le même cent mètres où tu réalisais autrefois un temps de trois à quatre minutes il t'en faut maintenant entre quinze et vingt. Le pied tombe de lui-même au milieu du pas ou quand c'est à lui de décoller reste cloué au sol avec arrêt du corps. Alors informulable angoisse dont l'essentiel, Pourront-ils aller plus loin ? Ou mieux, Vont-ils aller plus loin ? Le strict essentiel. Tu gis dans le noir les yeux fermés et vois la scène. Comme tu ne le pouvais alors. La sombre voûte du ciel. La terre éblouissante. Toi figé au milieu. Les brodequins enfoncés jusqu'aux tiges. Les pans du manteau reposant sur la neige. Dans le vieux melon la vieille tête baissée muette d'angoisse. Au milieu des pâturages à mi-chemin de la brèche. Cette ligne droite. Tu regardes en arrière comme tu ne le pouvais alors et vois tes traces. Une grande parabole. Dans le non-sens des aiguilles. Comme aux enfers. Comme si soudain le cœur trop lourd. À la fin trop lourd.

La fleur de l'âge. En imaginer un effluve spécimen. Sur le dos dans le noir tu te rappelles. Journée d'avril sans nuage. Elle te rejoint dans le petit pavillon. Rustique hexaèdre. Fait entièrement de tronçons de sapin et de mélèze. Diamètre deux mètres. Hauteur trois. Surface du sol dans les trois mètres carrés. Deux petits jours polychromes vis-à-vis. Petits carreaux colorés taillés en losange. Sous chacun un rebord. Ici le dimanche en été après le repas de midi ton père aimait à se retirer muni de Punch et d'un coussin. Assis sur un rebord la ceinture de son pantalon déboutonnée il tournait les pages. Toi en face sur l'autre les pieds ballants. Chaque fois qu'il gloussait tu essayais de glousser aussi. Lorsque son gloussement se mourait le tien aussi. Cela lui plaisait et l'amusait beaucoup que tu veuilles imiter son gloussement et il lui arrivait de glousser à froid dans le seul but de t'entendre essayer de

glousser aussi. De temps en temps tu te retournes et regardes par un carreau rose. Tu colles ton petit nez contre le verre et vois tout le dehors en rose. Les années se sont enfuies et te revoilà à la même place qu'alors baigné de lumière irisée les yeux braqués sur le vide. Elle tarde. Tu fermes les yeux et entreprends de calculer le volume. Vers les simples opérations d'arithmétique tu te tournes volontiers dans les moments difficiles. Comme vers un havre. Tu arrives finalement à sept mètres cubes environ. Encore maintenant dans le noir hors du temps les chiffres te réconfortent. Tu supposes un certain rythme cardiaque et calcules combien de palpitations par jour. Par semaine. Par mois. Par an. Et en supposant un certain temps de vie par vie. Mais pour le moment n'en ayant à ton passif qu'une dizaine de billions américains te revoilà assis dans le petit pavillon en train d'en calculer le volume. Sept mètres cubes environ. Pour des raisons mystérieuses ce chiffre te paraît improbable et tu reprends ton calcul de zéro. Mais le voilà à peine reparti que son pas léger se fait entendre. Léger pour une femme de sa corpulence. Le cœur battant tu rouvres les yeux et au bout d'un instant interminable son visage apparaît à la fenêtre. Bleue presque entièrement vue de ta place la pâleur naturelle que tu admires tant comme sans doute vue de la sienne entièrement bleue la tienne. Car la pâleur naturelle est une propriété qui vous est commune. Les lèvres violettes ne rendent pas ton sourire. Or étant donné que cette fenêtre vue de ton siège se trouve au niveau de tes yeux et d'autre part que le plancher est à peu près au ras du sol extérieur tu ne peux t'empêcher de te demander si elle n'est pas tombée à genoux. Sachant d'expérience que la stature ou grandeur qui vous est commune est la somme de segments égaux. Car lorsque droits debout ou étendus de tout votre long vous vous plaquez face à face l'un contre l'autre alors vos genoux se touchent ainsi que vos pubis et vos cheveux s'emmêlent. Fallait-il en conclure que la perte de taille pour le corps assis est la même que pour celui à genoux ? Ici tu fermes les yeux afin mentalement de mieux mesurer et comparer les premiers et deuxièmes segments soit de la plante à la rotule et de là à la ceinture pelvienne. Comme tu t'adonnais tout éveillé à l'œil clos ! De jour et de nuit. À ce noir parfait. Cette lumière sans ombre. Simplement pour t'absenter. Ou pour affaire comme ici. Une jambe unique apparaît. Tu en séparas les segments et les allonges côte à côte. C'est comme tu t'en doutais un peu. Le

supérieur est le plus long et par conséquent plus grande la perte de l'assis quand le siège est à hauteur de genou. Tu laisses là les morceaux et rouvrant les yeux la trouve assise devant toi. Silence. Les lèvres vermeilles ne rendent pas ton sourire. Tes yeux descendent à sa poitrine. Tu ne te rappelles pas l'avoir vue si opulente. À son ventre. Même impression. Il se fond dans celui de ton père débordant de la ceinture déboutonnée. Serait-elle enceinte sans que tu aies seulement sollicité sa main ? Tu rentres en toi-même. Elle aussi à ton insu a fermé les yeux. Vous voilà ainsi assis dans le petit pavillon. Dans cette lumière irisée. Ce silence.

Vidé par une telle débauche d'imagination il cesse et tout cesse. Jusqu'au moment où repris par le besoin de compagnie il s'engage à appeler l'entendeur M tout au moins. Pour faciliter le repérage. Soit-même d'un autre caractère. W. Imaginant le tout soit-même compris pour se tenir compagnie. Dans le même noir que M aux dernières nouvelles. Dans quelle posture et si fixe ou mobile pas encore imaginé. Il dit aussi en parlant de soi, La dernière fois qu'il parla de soi ce fut pour se dire dans le même noir que sa créature. Non pas dans un autre comme primitivement envisagé. Dans le même. En tant que plus apte à tenir compagnie. Et qu'il restait à imaginer sa posture. Et si fixe ou mobile. Laquelle de toutes les postures imaginables risquait le moins de lasser à la longue ? Lequel du mouvement ou du repos s'avérerait le plus distrayant à long terme ? Et en même temps d'une seule haleine trop tôt pour savoir et pourquoi après tout ne pas dire sans plus attendre ce qui par la suite peut être dédit et si d'aventure cela ne se pouvait pas. Alors ? Pourrait-il maintenant s'il le jugeait préférable se retirer du noir qui aux dernières nouvelles eut sa préférence et aller dans un tout autre loin de sa créature ? Si maintenant il se décidait à gésir et qu'il en vînt plus tard à le regretter pourrait-il alors se mettre debout par exemple et s'appuyer contre un mur ou faire les cent pas ? M se laisserait-il réimaginer dans une berceuse ? Les mains libres d'aller à son secours ? Là dans le même noir que sa créature il se fausse compagnie en butte à ces perplexités tout en se demandant au fin fond de son esprit comme cela lui arrive quelquefois si les maux du monde étaient toujours ce qu'ils étaient. De son temps.

M jusqu'à présent comme suit. Sur le dos dans un lieu noir à la forme et aux dimensions encore à imaginer. Entendeur par intermittence d'une voix dont parfois il se demande si elle lui est destinée à lui plutôt qu'à un autre logé à la même enseigne. Puisque rien ne prouve lorsqu'elle décrit correctement sa situation à lui que la description ne soit pas dans l'intérêt d'un autre dans la même situation. Doutes peu à peu déçus à mesure que la voix au lieu de s'éparpiller aux quatre coins se referme sur lui. Lorsqu'elle cesse seul son son souffle à lui. Lorsqu'elle cesse longuement faible espoir que pour de bon. Activité mentale des plus quelconques. Rares lueurs de raisonnement aussitôt éteintes. Espoir et désespoir pour ne nommer que ce vieux tandem à peine ressentis. Sur les origines de sa situation actuelle aucun éclaircissement. Point de là à rapprocher d'ici ni d'alors de maintenant. Seules les paupières bougent. Lorsque l'œil las du noir du dehors et du dedans elles se ferment et s'ouvrent respectivement. Espoir pas mort d'autres menus mouvements localisés. Mais aucun mieux par ce biais à signaler jusqu'à présent. Ou sur un plan plus élevé au profit de la compagnie par un mouvement de tristesse soutenue par exemple ou d'appétence ou de remords ou de curiosité ou de colère et ainsi de suite. Ou par un acte quelconque d'intellect suffisamment réussi pour qu'il puisse se dire par exemple en parlant de soi, Puisqu'il ne sait pas penser qu'il y renonce. Reste-t-il à ajouter à ce croquis. Son innommabilité. Même M doit sauter. Ainsi W se remémore sa créature telle que créée jusqu'ici. W ? Mais lui aussi est créature. Chimère.

Donc un autre encore. De qui rien. Se créant des chimères pour tempérer son néant. Vite motus. Un temps et derechef affolé à part soi, Vite vite motus.

Imaginant imaginé imaginant le tout pour se tenir compagnie. Dans le même noir chimérique que ses autres chimères. Dans quelle posture et si oui ou non tel l'entendeur dans la sienne une fois pour toutes pas encore arrêté. Ne suffit-il pas d'un seul immobile ? À quoi bon redoubler ce facteur de soulas ? Alors qu'il se meuve. Avec modération. À quatre pattes. Une reptation modérée. Le torse bien écarté du sol et l'œil aux aguets dans le sens de la marche. Si cela ne vaut pas mieux que rien annuler si possible. Et dans le vide retrouvé une autre motion. Ou aucune. Alors plus qu'à imaginer la

posture la plus bénéfique. Mais pour le moment qu'il rampe. Rampe et tombe. Rampe à nouveau et à nouveau tombe. Dans le même noir chimérique que ses autres chimères.

Ayant longtemps erré comme fourvoyée la voix trouve sa place et sa faiblesse finale. Sa place où ? Imaginer avec circonspection.

Au-dessus du visage renversé. À la verticale de l'occiput. De sorte qu'à la faible lumière qu'elle répand s'il y avait une bouche à voir il ne la verrait pas. Quelque désespérément qu'il roule les yeux. Hauteur du sol ?

À bout de bras. Force ? Faible. Comme d'une mère qui se penche par derrière sur le chevet du berceau. Elle s'écarte pour que le père puisse voir. Lui à son tour murmure au nouveau-né. Ton terne inchangé. Nulle trace d'amour.

Tu es sur le dos au pied d'un tremble. Dans son ombre tremblante. Elle couchée à angle droit appuyée sur les coudes. Tes yeux refermés viennent de plonger dans les siens. Dans le noir tu y plonges à nouveau. Encore. Tu sens sur ton visage la frange de ses longs cheveux noirs se remuer dans l'air immobile. Sous la chape des cheveux vos visages se cachent. Elle murmure, Écoute les feuilles. Les yeux dans les yeux vous écoutez les feuilles. Dans leur ombre tremblante.

Rampant donc et tombant. Rompant à nouveau et à nouveau tombant. Si finalement cela n'ajoute rien à rien il peut toujours tomber une bonne fois pour toutes. Ou ne s'être jamais hissé à genoux. Imaginer par quel moyen une telle reptation pourrait servir au contraire de la voix à dresser un plan de l'endroit. D'abord quelle est l'unité reptile ? Correspondant à l'enjambée du promeneur. Il se dresse à quatre pattes et s'apprête à démarrer. Mains et genoux aux angles d'un rectangle long de deux pieds et large à discrétion. Finalement le genou droit mettons s'avance de six pouces réduisant ainsi d'un quart la distance entre lui et la main homologue. Laquelle à son tour en temps voulu s'avance d'autant. Et voilà notre rectangle transformé en rhombe. Mais

seulement le temps qu'il faut au genou et à la main gauches pour en faire autant. Sur quoi retour au rectangle. Ainsi de suite jusqu'à ce qu'il tombe. C'est là l'amble du rampant et de toutes ses manières d'aller sans doute la moins courante. Donc la plus divertissante sans doute.

Tout en rampant le calcul mental. Grain à grain dans la tête. Un deux trois quatre un. Genou main genou main deux. Un pied. Jusqu'à ce qu'au bout mettons de cinq il tombe. Puis tôt ou tard en avant de zéro à nouveau. Un deux trois quatre un. Genou main genou main deux. Six. Ainsi de suite. En ligne droite autant que faire se peut. Jusqu'au moment où n'ayant pas rencontré d'obstacle penaud il rebrousse chemin. De zéro à nouveau. Ou s'engage dans une tout autre direction. À vol d'oiseau de son mieux. Et là encore sans le moindre terminus pour sa peine il finit par renoncer et par changer encore de cap. De zéro à nouveau. Sachant pertinemment ou peu se doutant à quel point l'obscurité peut dévoyer. Senestrorsum à cause du cœur. Comme aux enfers. Ou inversement convertir en rectiligne l'ellipse délibérée. Quoi qu'il en soit aussi gaillard rampe-t-il aucune borne jusqu'à présent. Genou main genou main. Du noir sans borne.

Est-ce raisonnable d'imaginer l'entendeur en état d'inertie mentale parfaite ? Sauf aux moments où il entend. C'est-à-dire aux moments où la voix se fait entendre. Car qu'est-ce qui lui est donné d'entendre à part la voix et son souffle à lui ? Aha ! La reptation. Entend-il la reptation ? La chute ? Quelle contribution à la compagnie ce serait s'il pouvait entendre la reptation. La chute. Le retour à quatre pattes. La reptation reprise. En se demandant ce que mon Dieu de tels bruits peuvent signifier. À réserver pour un plus tard plus vide. Et à part le son qu'est-ce qui pourrait bien activer son esprit ? La vue ? Comment ne pas décréter qu'il n'y a rien à voir ? Mais trop tard pour le moment. Puisqu'il perçoit un changement de noir quand il rouvre ou referme les yeux. Et qu'en principe il perçoit la faible lumière que répand la voix telle qu'imaginée. Hâtivement imaginée. Lumière infiniment faible d'accord puisque plus qu'à peine un murmure. Voici vu soudain comme les yeux se ferment dès le premier quart de syllabe. En les supposant ouverts à ce moment-là. Si bien que cette lumière telle qu'elle finit par être à peine n'est à

peine perçue que le temps d'un demi-clin. Le goût ? Le goût dans sa bouche ? Depuis longtemps assumé. La poussée du sol contre son squelette ? D'une extrémité à l'autre depuis le calcaneum jusqu'à la bosse de philogénétivité. Une inclination à bouger ne pourrait-elle pas rider son apathie ? À basculer sur le flanc ? Ou sur le ventre. Pour varier. Qu'il lui soit concédé ce minimum de besoin. Et du même coup le bonheur de savoir révolue l'époque où il était libre de se tortiller en vain. L'odorat ? Son odeur à lui ? Depuis longtemps assumée. Et barrage à d'autres s'il y en a. Par exemple à un moment donné d'un rat depuis longtemps mort. Ou de quelque autre charogne. Encore à imaginer. À moins que le rampant ne sente. Aha ! Le créateur rampant. Serait-il raisonnable d'imaginer que tout en rampant le créateur sente ? Encore plus fort que sa créature. Et qu'il porte ainsi à s'étonner cet esprit si fermé à l'étonnement. À s'étonner de cette odeur étrangère. De qui ou de quoi mon Dieu ces bouffées nauséabondes ? Comme il gagnerait comme compagnon si seulement son créateur pouvait sentir. Si seulement il pouvait sentir son créateur. Un sixième sens quelconque ? Inexplicable prémonition d'un malheur imminent ? Oui ou non ? Non. De la raison pure ? En deçà de l'expérience. Dieu est amour. Oui ou non ? Non.

Le créateur rampant dans le même noir créé que sa créature peut-il créer tout en rampant ? Question qu'entre autres il se posait allongé entre deux rampades. Et si la réponse évidente s'imposait à l'esprit il n'en allait pas de même de la plus avantageuse. Et il lui fallut maintes et maintes rampades et le même nombre de prostrations avant de pouvoir finalement se faire une imagination à ce sujet. En ajoutant simultanément d'une même haleine à part soi sans conviction qu'aucune réponse de sa part n'était sacrée. Advienne que pourra celle qu'il hasarda pour finir était dans la négative. Non il ne le pouvait pas. Affaire trop sérieuse que de ramper dans le noir de la façon susimaginée et trop accaparante pour ne pas exclure toute autre activité ne fût-ce que celle de chosifier une parcelle du néant. Car il devait non seulement faire du chemin de cette façon spéciale trop hâtivement imaginée mais en ligne droite par-dessus le marché autant que possible. Et au surplus compter tout en allant en ajoutant demi-pied à demi-pied et retenir dans sa mémoire la somme sans cesse changeante des déjà comptabilisés. Et enfin

maintenir en état d'alerte et les yeux et les oreilles à l'affût du moindre indice quant à la nature du lieu où son imagination l'avait sans doute trop vite consigné. Tout en déplorant donc une imagination si entachée de raison sans oublier en même temps combien révocables ses envolées il ne put à la fin que répondre que non il ne le pouvait pas. Ne pouvait raisonnablement créer tout en rampant dans le même noir créé que sa créature.

Une grève. Le soir. La lumière meurt. Nulle bientôt elle ne mourra plus. Non. Rien de tel alors que nulle lumière. Elle allait mourant jusqu'à l'aube et ne mourait jamais. Tu es debout le dos à la mer. Seul bruit le sien. Toujours plus faible à mesure que tout doucement elle s'éloigne. Jusqu'au moment où tout doucement elle revient. Tu t'appuies sur un long bâton. Tes mains reposent sur le pommeau et sur elles ta tête. Tes yeux s'ils venaient à s'ouvrir verraient d'abord au loin dans les derniers rayons les pans de ton manteau et les tiges de tes brodequins enfoncés dans le sable. Ensuite et elle seule le temps qu'elle disparaisse l'ombre du bâton sur le sable. Qu'elle disparaisse à ta vue. Nuit sans lune ni étoiles. Si tes yeux venaient à s'ouvrir le noir s'éclaircirait.

Rampe et tombe. Gît. Souffle les yeux fermés dans le noir. Se remet. Physiquement et de la déception d'avoir encore rampé pour rien. Se disant peut-être, Pourquoi ramper à la fin ? Pourquoi ne pas simplement gésir les yeux fermés dans le noir et renoncer à tout. Et finir avec tout. Avec dérisoire rampade et chimères vaines. Mais s'il lui arrive de perdre courage de la sorte ce n'est jamais pour longtemps. Car peu à peu dans son cœur d'écroulé le besoin de compagnie renaît. Ou échapper de la sienne. Le besoin d'entendre cette voix à nouveau. Ne fût-ce qu'en train de dire à nouveau, Tu es sur le dos dans le noir. Ou encore, Tu vis le jour au soir du jour où sous le ciel noir à la neuvième heure le Christ cria et mourut. Le besoin les yeux fermés pour mieux entendre de voir cette lueur répandue. Ou avec adjonction de quelque humaine faiblesse d'améliorer l'entendeur. Telle une démangeaison par exemple hors de portée de sa main ou encore mieux à portée de sa main inerte. Une démangeaison ingratable. Quelle contribution à la compagnie ce serait. Ou en dernier ressort pour la bonne bouche la question de savoir ce

que précisément il entend en parlant de soi par la vague indication qu'il gît. Laquelle en d'autres mots de toutes les innombrables façons de gésir a le plus de chance de plaire à la longue ? Si ayant rampé de la façon spécifiée il tombe ce serait normalement face contre terre. Donné son degré de fatigue et de découragement à ce moment-là il lui serait même difficile de faire autrement. Mais une fois bien prostré rien ne l'empêche de basculer sur l'un ou l'autre de ses deux flancs ou sur son unique dos et ainsi de gésir si l'une quelconque de ces trois postures devait s'avérer plus distrayante que l'une quelconque des trois autres. Celle sur le dos malgré sa séduction est finalement à écarter pour être déjà fournie par l'entendeur. Quant aux latérales un seul coup d'œil les balaye. Ne reste donc que la prostration. Mais comment ? Prostré comment ? Comment disposer les jambes ? Les bras ? La tête ? Prostré dans le noir il s'acharne à vouloir voir comment il peut le mieux se tenir prostré. Comment prostré le mieux se tenir compagnie.

Préciser l'image de l'entendeur. De toutes les façons de se tenir sur le dos laquelle risque le moins de lasser à la longue ? Prostré les yeux fermés écarquillés dans le noir il finit par commencer d'entrevoir. Mais d'abord nu ou couvert ? Ne fût-ce que d'un linge. Nu. Spectrale à la lueur de la voix cette chair d'une blancheur d'os comme compagnie. La tête reposant pour l'essentiel sur la bosse occipitale précitée. Les jambes jointes au garde-à-vous. Les pieds écartés à angle droit. Les mains aux menottes invisibles jointes sur le pubis. D'autres détails selon les urgences. Le laisser ainsi pour le moment.

Assommé par les maux de ton espèce tu soulèves néanmoins la tête de l'appui des mains et rouvres les yeux. Tu branches sans bouger de ta place la lumière au-dessus de ta tête. Tes yeux tombent sur la montre sous tes yeux. Mais au lieu de relever l'heure de la nuit ils suivent les girations de la trotteuse que son ombre tantôt précède et tantôt suit. Des heures plus tard il te semble comme suit. À 60 secondes et à 30 secondes l'ombre disparaît sous l'aiguille. De 60 à 30 l'ombre précède l'aiguille à une distance qui va croissant de zéro à 60 jusqu'à son maximum à 15 et de là décroissant jusqu'au nouveau zéro à 30. De 30 à 60 l'ombre suit l'aiguille à une distance qui va croissant de zéro à 30 jusqu'à son maximum à 45 et de là décroissant jusqu'au nouveau

zéro à 60. Que maintenant tu fasses tomber de biais la lumière sur la montre en déplaçant l'une ou l'autre d'un côté ou de l'autre et voilà que l'ombre disparaît sous l'aiguille à deux points tout autres comme par exemple à 50 et à 20. Voire à n'importe quels deux points tout autres selon le degré de biais. Mais quel qu'il soit et partant le décalage entre les premiers et les nouveaux points d'ombre zéro l'écart de l'un à l'autre est toujours de 30 secondes. L'ombre émerge de dessous l'aiguille à n'importe quel point de son circuit pour la suivre ou précéder l'espace de 30 secondes. Puis disparaît à nouveau pendant une fraction incalculable de seconde avant d'émerger à nouveau pour la précéder ou suivre à nouveau. Et ainsi sans trêve. C'est là apparemment la seule constante. Car la distance même entre l'aiguille et son ombre varie elle aussi selon le degré de biais. Mais quelle qu'elle soit elle va invariablement croissant et décroissant de zéro jusqu'à son maximum 15 secondes plus tard et 15 secondes plus tard encore à zéro encore respectivement. Et ainsi sans trêve. Ce serait là si l'on veut une deuxième constante. Tu aurais pu observer bien davantage au sujet de cette trotteuse et de son ombre dans leur giration parallèle apparemment sans trêve autour du cadran et qui sait dégager d'autres variables et constantes et corriger d'éventuelles erreurs dans ce qu'il t'avait semblé jusqu'alors. Mais n'en pouvant plus tu laisses retomber la tête là où elle était et les yeux fermés retournes aux maux de ton espèce. L'aube te découvre dans cette posture toujours. Par la fenêtre côté mer le soleil bas t'éclaire et jette à travers le sol ton ombre et celle de la lampe allumée toujours au-dessus de ta tête et celles d'autres objets encore.

Quelles visions dans le noir de lumière ! Qui s'exclame ainsi ? Qui demande qui s'exclame, Quelles visions dans le noir sans ombre de lumière et d'ombre ! Encore un autre encore ? Imaginant le tout pour se tenir compagnie. Quelle contribution encore à la compagnie ce serait. Encore un autre encore imaginant le tout pour se tenir compagnie. Vite vite motus.

Pour en finir à tout prix tant bien que mal quand tu ne pouvais plus sortir tu restais à croupetons dans le noir. Ayant parcouru depuis tes premiers pas quelque trente mille lieues soit environ trois fois le tour. Sans jamais dépasser

un rayon d'une seule de ton foyer. Ton foyer ! Ainsi se tenait en attendant de pouvoir se purger le vieux luthier qui arracha à Dante son premier quart de sourire et peut-être déjà enfin dans quelque coin perdu du paradis. À qui ici dans tous les cas adieu. L'endroit est sans fenêtre. Quand tu rouvres les yeux le noir s'éclaircit. Toi donc à présent sur le dos dans le noir t'y tenais jadis à croupetons. Ton corps t'ayant signifié qu'il ne pouvait plus sortir. Plus parcourir les méandres des petits chemins de campagne et pâturages interjacent tantôt égayés de troupeaux et tantôt déserts. Ayant à tes côtés de longues années durant l'ombre de ton père dans ses vieilles frusques de chemineau et ensuite de longues années durant seul. Ajoutant pas à pas tes pas à la somme toujours croissante des déjà accomplis. T'arrêtant de temps en temps tête baissée pour fixer le tout dernier total. Puis en avant de zéro à nouveau. Accroupi ainsi tu te prends à t'imaginer que tu n'es plus seul tout en sachant fort bien que rien n'est survenu pour rendre cela possible. Le processus se poursuit néanmoins enrobé pour ainsi dire de son absurdité. Tu ne te murmures pas mot à mot, Je sais voué à l'échec ce que je fais et néanmoins persiste. Non. Car la première personne du singulier et incidemment à plus forte raison du pluriel n'ont jamais figuré dans ton vocabulaire. Mais c'est ainsi que muet tu t' observes au même titre qu'un inconnu atteint mettons de la maladie de Hodgkin ou si l'on préfère de Percival Pott surpris dans l'acte de prier. De temps en temps avec une grâce inattendue tu t'allonges. Simultanément les différentes parties s'ébranlent. Les bras desserrent les genoux. La tête se soulève. Les jambes se déplient. Le tronc bascule en arrière. Et ensemble avec d'autres sans nombre poursuivent leurs chemins respectifs jusqu'à ne plus pouvoir et ensemble s'immobilisent. Maintenant sur le dos tu reprends ta fable au point où l'acte d'allongement y a coupé court. Et persistes jusqu'à l'opération inverse y coupe court à nouveau. Ainsi dans le noir tantôt accroupi tantôt sur le dos tu peines en vain. Et tout comme de la première posture à la seconde le passage se fait plus aisément avec le temps et plus volontiers de même c'est le contraire pour le contraire. Si bien que de détente occasionnelle qu'il était l'allongement devient habituel et pour finir la règle. Toi maintenant sur le dos dans le noir ne te remettras plus sur ton séant pour serrer les jambes dans tes bras et baisser la tête jusqu'à ne plus pouvoir. Mais le visage renversé pour de bon peineras en vain sur ta

fable. Jusqu'à ce qu'enfin tu entendes comme quoi les mots touchent à leur fin. Avec chaque mot inane plus près du dernier. Et avec eux la fable. La fable d'un autre avec toi dans le noir. La fable de toi fabulant d'un autre avec toi dans le noir. Et comme quoi mieux vaut tout compte fait peine perdue et toi tel que toujours.

Seul.

Traduit de l'anglais par l'auteur

Scriptorium .W.